

Synthèse des échanges

5^{es} ASSISES de l'Éducation

28 et 29 novembre 2019

Organisées avec le concours de l'Université de Rouen et des membres du conseil consultatif du projet éducatif local

Se
construire
avec...



Saint-Etienne-du-Rouvray

Synthèse des 5^{es} Assises de l'éducation | Se construire avec... En ouverture...



© J.L.

références communes, a estimé Joachim Moise, *un point de départ pour diversifier nos pratiques et nos réflexions* ». Car le lien entre le maniement des concepts et leur déclinaison pratique est étroit : « *Les Assises ne sont pas un exercice hors-sol* », a insisté le maire. Conçues à partir des réalités et des enjeux du territoire, elles se traduisent par une série de préconisations, qui alimentent le PEL.

Choisi par le conseil consultatif du PEL et le laboratoire Cirnef de l'Université de Rouen, le thème de cette 5e édition des Assises a porté sur l'ensemble des éléments – spatiaux, familiaux, amicaux – qui influencent la construction des enfants. Des éléments matériels et symboliques auxquels il faut faire d'autant plus attention que, dans le contexte actuel de contrainte budgétaire, la priorité donnée à l'éducation pour tous ne constitue pas un acquis irréversible.

Alors que « *les politiques éducatives demeurent fragiles et nécessitent une veille permanente*, a alerté Joachim Moise, en ouverture des Assises, *il faut veiller à ce que l'éducation ne devienne pas la variable d'ajustement des politiques locales* ». À Saint-Étienne-du-Rouvray, l'investissement financier et intellectuel autour des questions éducatives témoigne de l'importance qui leur est accordée et d'une volonté déterminée de porter une politique éducative bienveillante et progressiste.

« *Les défis d'aujourd'hui et de demain nous interdisent de lever le pied. L'éducation se construit dans la durée et dans l'universalité* »,
Joachim Moise, maire
de Saint-Étienne-du-Rouvray

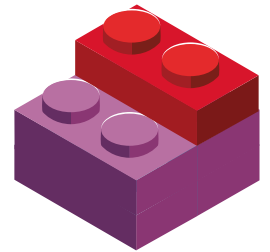
Enjeu éminemment politique, l'éducation fait partie des priorités portées par la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray. C'est d'ailleurs ce qui explique qu'accompagnée par les membres du Conseil consultatif de son Projet éducatif local (PEL), elle se soit lancée en 2011 dans l'organisation des Assises de l'éducation, qui ont connu, en novembre 2019, leur 5^e édition. Rendez-vous de plus en plus fréquenté – plus de 300 inscrits cette année – il rassemble tous ceux qui s'investissent pour que les jeunes d'aujourd'hui et de demain bénéficient d'un cadre et de contenus éducatifs propices à leur épanouissement. Parce que « *l'éducation est l'affaire de tous*, pour reprendre les termes de Joachim Moise,

le maire de Saint-Étienne-du-Rouvray. *Il est intéressant et constructif de croiser les regards, de confronter les points de vue et d'encourager la contribution de la grande diversité des acteurs impliqués dans l'éducation* ». Responsables associatifs, représentants des collectivités locales, parents, enseignants... sans avoir ni les mêmes pratiques, ni les mêmes objectifs, ni la même approche, tous partagent une responsabilité commune. Engagée depuis longtemps au sein du réseau français des villes éducatrices, Saint-Étienne-du-Rouvray a considérablement élargi le périmètre de ses ambitions en matière d'éducation, en mobilisant, via les Assises de l'éducation, des connaissances et des compétences qui forment « *un socle de*

Session 1

Se construire dans la ville

les espaces, l'environnement: dedans et dehors



> De la nécessité de porter un regard exigeant sur l'architecture scolaire

Maurice Mazalto, ingénieur, proviseur de lycée honoraire

Quelle est l'importance des lieux dans les processus éducatifs? Comment garantir aux élèves et parents d'élèves de se sentir bien à l'école? Quels sont les impacts du cadre de vie sur l'épanouissement, la socialisation et les apprentissages? C'est à toutes ces questions que Maurice Mazalto a voulu apporter des réponses, photos et cas concrets à l'appui...

Face aux deux missions inséparables de l'école – la transmission des savoirs par l'apprentissage et la socialisation pour développer un vivre ensemble apaisé – le bâtiment scolaire a un rôle non négligeable à jouer, tant « *la réussite éducative dépend du fait que les utilisateurs – enfants et parents – doivent ressentir du bien-être dans la structure scolaire* », a d'emblée estimé Maurice Mazalto. Comment dès lors s'assurer que les quelque 52 200 écoles françaises, dans toute leur diversité, assurent ce bien-être ?

Parce qu'un bâtiment n'est jamais neutre, il faut apprendre à décoder les partis pris éducatifs qui se cachent dans la conception architecturale. Fort de cette conviction, Maurice Mazalto a tenté de donner des clés à son auditoire pour repérer « *ces partis pris éducatifs inscrits dans les murs* ». L'agencement d'un réfectoire ou d'un dortoir, selon la place laissée à la convivialité et à l'intimité, en dit long, par exemple, sur les intentions des concepteurs et sur le public auquel s'adresse telle ou telle configuration.

D'une manière générale, pour savoir si un espace est vecteur de bien-être, il convient de se référer aux jeunes qui le fréquentent, de s'assurer qu'ils en utilisent toutes les fonctionnalités, qu'ils peuvent se l'approprier et le partager, dans un contexte sé-





© L.S.

curisé. Considérant que, dans une école, les fonctions scolaires sont diverses, parfois multiples, Maurice Mazalto a entraîné le public dans une visite guidée sans concession.

Suivez le guide

Accueil, circulations, salles de classe, restauration, espaces de détente... comme une mécanique où tout serait lié, la conception de toutes les parties qui composent l'établissement scolaire influence le bien-être de l'ensemble des élèves. Parmi les lieux décryptés par l'intervenant, le parvis, le hall d'accueil et la signalétique sont apparus particulièrement révélateurs. « Sorte de filtre » entre la vie de la cité et la vie de l'école, « *entre tout ce que la cité peut apporter de bien et de mal et ce que l'école va introduire* », le parvis constitue un espace de transition important. Quant au hall, sa fonction symbolique est essentielle, c'est un lieu commun de rencontre entre les familles et le corps enseignant ; la qualité de son aménagement aidera à « *établir des relations vecteurs d'empathie* ». La signalétique fait aussi partie des

éléments à prévoir, pour assurer la bonne orientation des usagers et les accompagner avec respect.

L'espace au service du vivre ensemble

Tandis que certaines écoles ont aménagé leurs espaces récréatifs, distinguant par un marquage au sol les secteurs dédiés aux jeux calmes et les activités plus toniques, d'autres n'ont, au contraire, rien prévu... Si cela n'empêche pas les enfants d'inventer des jeux inattendus, cette absence d'anticipation est préjudiciable. « *Si on veut favoriser le vivre-ensemble*, a insisté

Maurice Mazalto, *il faut tenir compte des besoins des enfants, en fonction de leur âge, du genre et des différentes activités pratiquées.* » Chacun doit pouvoir trouver son bonheur.

Les espaces intérieurs ont aussi besoin d'être pensés pour favoriser l'échange et le partage. À ce titre, « *les gradins sont des éléments qui permettent à la fois de mettre le corps en mouvement et de favoriser des rencontres décidées par les utilisateurs* ».

Fonctionnels et appropriés

Même les lieux les plus fonctionnels – couloirs ou toilettes – ne doivent pas être dessinés au hasard. « *Quand elle est mal conçue, une circulation crée bousculade, agressivité et mal être, a fait remarquer l'orateur. On punit alors les enfants agressifs, alors qu'on devrait punir l'architecte !* » Pourtant, des solutions propices à l'apaisement existent, y compris pour les sanitaires, trop souvent laissés à l'abandon, alors qu'ils sont le lieu d'une intimité que les élèves ont besoin de préserver.

« *Un bâtiment n'est jamais neutre : l'espace scolaire va matérialiser des partis pris et des conceptions éducatives. Il faut y penser, car comme le disait Claude-Nicolas Ledoux au XVIII^e siècle « la qualité du cadre de vie conditionne la pensée et le comportement », Maurice Mazalto*

Demandez-leur leur avis

Compte-tenu différentes fonctions des espaces, Maurice Mazalto a recommandé de pouvoir questionner les utilisateurs.

Lors de sondages réalisés dans certains établissements, les enfants disent qu'ils souhaitent « des endroits spécifiques et particuliers » (63%) et de la végétation (44%). Les expérimentations menées pour les associer à la reconversion des espaces sans fonction prouvent qu'ils sont friands de jardins pédagogiques, d'hôtels à insectes, d'estrades et autres lieux mis à la disposition de leur imagination. La présence d'œuvres d'art est aussi très bien perçue par les élèves ; elle favorise l'appropriation des lieux.

> Passons à la loupe les micro-espaces éducatifs

Pascal Clerc, professeur de géographie à l'université de Cergy-Pontoise

Responsable du groupe de recherche APRES (apprentissage et espaces), au sein du laboratoire EMA (école mutations apprentissages), Pascal Clerc interroge les espaces éducatifs à l'échelle microscopique et leur rapport au monde extérieur.

Faut-il maintenir les portes des écoles ouvertes ? Pour la directrice de l'école de Sao Paulo dans laquelle Pascal Clerc a mené plusieurs travaux, la réponse est « oui » : « C'est un combat de tous les jours pour elle, témoigne le géographe. Un combat difficile à cause des enjeux de sécurité ; mais cette symbolique de la porte me semble très importante : est-ce qu'on doit ouvrir les écoles au monde ou les séparer du monde ? »

Pour répondre à cette question, récurrente dans l'histoire de l'éducation, Pascal Clerc mobilise les outils de la géographie : les notions de frontières, de lignes, de passages, de circulation. Il analyse ainsi, à l'échelle des micro-spatialités, les relations entre l'école et ses environnements. Avec pour ambition de faire le lien, trop souvent impensé, entre le spatial et le social.

Mettre à jour un impensé

Convaincu que les détails sont « signifiants », Pascal Clerc a longuement exploré les enjeux qui se cachent derrière le choix d'une porte, ouverte ou fermée. Comme Georges Pérec¹, il envisage la porte comme une séparation entre deux mondes différents, avec leurs règles respectives et comme un seuil à franchir. « La porte c'est aussi la circulation, a souligné l'intervenant : quand on passe la porte, on doit montrer sa carte d'identité scolaire, comme au passage d'une frontière. » Au centre de ces problématiques de transition, revient aussi le traitement des parvis, seuils et halls, abordé précédemment par Maurice Mazalto.

Si dans certains cas (très rares), les établissements scolaires sont volontairement



ouverts sur l'extérieur, voire traversés par des rues piétonnes ouvertes aux habitants du quartier², ils forment le plus souvent

« un monde à part de la société ». À tous points de vue, car ce monde fonctionne avec ses règles spatiales, normatives, tem-

porelles, comme l'explique Guy Vincent dans *L'éducation prisonnière de la forme scolaire ?* Cité par l'orateur, ce livre identifie non pas seulement les frontières physiques qui isolent l'école, mais aussi les frontières intellectuelles qui en font un monde fermé.

Sans parler des multiples frontières entre les âges que l'école met en scène. À ce propos, Pascal Clerc a évoqué ce marquage au sol et ces rangs (apparus au XVIII^e siècle) qui pensent le groupe et non pas les individus, qui dessinent des groupes d'âge et qui placent les enfants sous le regard et le contrôle des adultes. Finalement, a fait remarquer le géographe, comme les prisons, les hôpitaux ou les casernes, les écoles font partie des lieux d'enfermement désignés par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*.

Frontières et savoir

Appliquée aux savoirs, la question de la relation entre l'intérieur et l'extérieur prend encore une autre dimension : « *L'éducation intégrale prend en compte l'individu dans sa totalité, corps et esprit, émotion*

et raison, vie intérieure et sociale, esthétique et éthique, a listé Pascal Clerc. *Mais en France, plus qu'ailleurs, l'éducation dispensée dans les établissements scolaires est très fortement dominée par les apprentissages formels, alors qu'ailleurs les élèves apprennent aussi à rêver, inventer, vivre ensemble, prendre des risques.* »

L'éducation intégrale, très liée aux pédagogies alternatives, suppose donc des formes spatiales moins segmentées et plus connectées au monde extérieur.

À cet égard, l'arrivée des nouvelles technologies et les connexions au monde qu'elles offrent confronte l'Éducation nationale à de nouveaux questionnements sur les relations entre le dedans et le dehors.

Obsession sécuritaire

Malgré les apparences, accentuées par certaines politiques publiques qui prônent l'installation de grilles et de portiques de sécurité à l'entrée des écoles, aucun texte officiel n'indique, selon Pascal Clerc, qu'il faut clore les bâtiments scolaires, si bien qu'on est aujourd'hui face à « *des choix qui excèdent la demande légale* ».

Comme l'obsession du risque, la sécurité qui s'impose à nous comme une évidence met finalement de côté les enjeux pédagogiques. À tel point qu'« *il faut aujourd'hui penser cette tension entre l'école comme lieu à part spécifique, protecteur mais pas trop*, a conclu le géographe. *Il faut aussi (ré)établir les circulations entre l'école et le dehors et repenser l'éducation dans et par l'environnement naturel* ». Rouvrir les portes en somme.

1) « *La porte casse l'espace, le scinde, interdit l'osmose, impose le cloisonnement : d'un côté, il y a moi et mon chez moi, le privé, le domestique (...). De l'autre, il y a les autres, le monde, le public, le politique* », Espèces d'espaces, 1974

2) Exemple tiré de la thèse de géographie de Muriel Monnard, publiée en 2017 (Université de Genève)

« Pourquoi faudrait-il que les enfants soient toujours sous le regard des adultes? »
Pascal Clerc



Cas d'école brésilienne

L'école de Sao Paulo présentée par Pascal Clerc est composée de très nombreux espaces extérieurs, qui sont aussi des lieux de réunion pour la communauté du quartier. Celle-ci utilise le four à pain de l'école, participe à des cours de *capoeira* dans l'école ou cultive le potager. Les enfants, quant à eux, ont la possibilité de se créer des cachettes, de se mettre à l'abri du regard des adultes et de grimper aux arbres.



TÉMOIGNAGES

En lien avec la thématique « Se construire dans la ville », le conseil consultatif du Projet éducatif local a choisi de mettre en avant, lors des Assises, deux expérimentations stéphanaïses qui visent à recréer des espaces de jeu et de rencontre, dans la rue et dans les cours d'école.



Intitulé « La rue aux enfants », le dispositif présenté par Emmanuel Sannier, directeur de l'Association du centre social de La Houssière (ACSH), a été imaginé par ses équipes, en lien avec les enfants et les parents du quartier. Si l'objectif était, comme son nom l'indique, de redonner la rue aux enfants, de leur permettre de l'occuper comme ils le veulent, il avait aussi pour ambition de (re)créer des liens entre les parents et les enseignants de l'école Pergaud. « *Beaucoup de professeurs des écoles nous disent qu'ils ont du mal à faire venir les parents, a expliqué Emmanuel Sannier, et les parents nous disent qu'ils ont du mal à voir les professeurs des écoles.* »

Face à l'obstacle constitué par cette fameuse « problématique de la porte », décrite par Pascal Clerc, l'idée s'est imposée de bloquer la rue devant l'école pendant deux jours pour que les enseignants puissent faire classe dans la rue, que les enfants s'expriment sur l'aménagement qu'ils souhaitent autour de l'école et que les parents trouvent leur place dans ce pay-

sage revisité. Cette façon de brouiller les frontières a généré de nouvelles relations sociales entre les enfants, les parents, les enseignants et les voisins de l'école.

Quant à la « Roulotte éducative » qui a fait son apparition dans l'espace public stéphanaïse à l'été 2019, elle a été créée (à partir d'une ancienne roulotte de chantier) pour pallier le manque d'offre de loisirs en libre accès l'été, pour accroître les ressources pédagogiques dans certains secteurs de la ville et pour assurer une plus grande égalité d'accès sur tout le territoire.

Axée sur les jeux d'extérieur, cette Roulotte a d'abord été positionnée au parc omnisports Yuri-Gagarine, avant de tourner dans les écoles. « *Avec la Roulotte, nous reconnaissons la valeur éducative du jeu, a souligné Christophe Dalibert, responsable du service développement social à la mairie. Mais nous avons aussi constaté les vertus du jeu libre en plein air, qui permet le rassemblement, la mixité des publics et l'appropriation de l'espace.* »

QUESTIONS ET DÉBAT

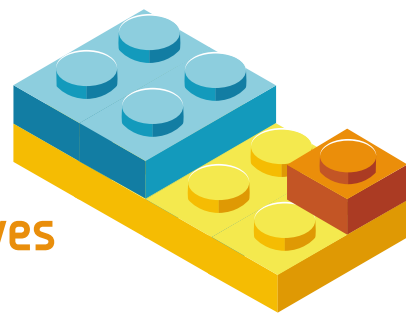
Les élèves brésiliens qui grimpent dans les arbres de la cour, les jeunes Stéphanaïses qui jouent en autonomie dans la rue, devant leur école ou aux abords de la Roulotte... les pratiques présentées ont suscité diverses interrogations, parmi lesquelles les questions de surveillance, de sécurité et de responsabilité. « Il ne faut pas confondre « surveiller » et « avoir toujours l'enfant sous les yeux », a souhaité préciser Maurice Mazalto. On peut faire en sorte que l'enfant soit en sécurité, même si l'adulte n'est pas au milieu de l'espace dans lequel il se trouve. Si l'espace est organisé et que chacun y trouve sa place, on limite les risques d'agressivité et l'adulte n'a pas besoin d'observer les enfants en permanence. » D'autant que « l'éducation est une prise de risque, a lancé Pascal Clerc. On ne peut pas éliminer tout risque, car à se prémunir du risque à tout prix, on appauvrit les relations humaines ».



Session 2

Se construire en famille

l'influence des familles, les pratiques éducatives et l'autorité familiale, l'impact sur les enfants



> Se construire en famille : pratiques éducatives et autorité

Julie Pinsolle, docteure en sciences de l'éducation, Laboratoire CeDS – Université de Bordeaux

Alors que les parents se disent de plus en plus angoissés face au défi éducatif, il apparaît légitime de se plonger dans ce qui fait la spécificité du contexte familial de l'éducation. C'est l'objet de l'exposé de Julie Pinsolle qui s'est intéressée aux pratiques éducatives familiales et plus particulièrement à leur rapport à l'autorité.

Partant du constat que le rapport à l'enfance a profondément évolué au cours du XX^e siècle et qu'on n'éduque plus les enfants aujourd'hui comme on le faisait hier, Julie Pinsolle a voulu savoir comment les règles quotidiennes sont mises en place actuellement dans les familles ; et comment ces dernières font ou non acte d'autorité. Pour cela, l'universitaire, reprenant la distinction faite par Jacques Lautrey (1) dans les années 1980 entre règles rigides, souples et aléatoires, est allée à la rencontre d'une trentaine de familles. Elle leur a soumis par questionnaire une liste de 17 situations quotidiennes courantes pour évaluer leur rapport à l'autorité. Réussite scolaire, gestion des risques, alimentation, horaires de coucher, tenue vestimentaire, rangement... les familles devaient indiquer les règles appliquées à la maison. À cela s'ajoutaient trois questions sur les valeurs éducatives et les punitions familiales.

Trois rapports à l'autorité

Diffusé à 2 315 familles, dans sept groupes scolaires au recrutement social divers, le questionnaire a fait l'objet de 993 retours. Leur analyse a fait émerger trois profils. Chez « les épicuriens perplexes », tous les plaisirs supposés de l'enfant sont gérés de façon aléatoire, mais les situations à risques (qu'elles soient liées aux enjeux



© J.L.

scolaires ou aux mises en danger) sont gérées de façon plus rigide. Chez « les cadres souples », le quotidien fait l'objet d'une organisation souple, mais tout ce qui relève de la culture jeune (jeux, réseaux) et des horaires est régi par des règles rigides. Enfin, chez « les contingents », les règles sont appliquées de façon plus aléatoire que dans les deux premiers profils, y compris en matière de risque et d'horaire, à l'exception de l'alimentation, soumise à un cadre rigide.

En croisant ces profils et les caractéristiques socio-professionnelles des familles sondées, il est apparu que le profil des « contingents » réunissait majoritairement des familles issues de classes sociales défavorisées.

Quelle articulation entre culture familiale et culture scolaire?

Parallèlement à la classification des familles en trois profils, Julie Pinsolle a identifié trois types d'élèves, en fonction de leur sensibilité à l'ordre scolaire : tandis que les « sensibles » sont très obéissants, les « a-sensibles » sont au contraire ceux qui sont sanctionnés pour non-respect des règles ; entre les deux, les « non sensibles » sont ceux qui n'adoptent pas le comportement attendu mais qui savent ne pas dépasser les limites du raisonnable, de manière à ne pas être sanctionnés.

Quand Julie Pinsolle croise les profils familiaux, en termes de pratiques éducatives et de rapport à l'autorité, et les profils des élèves vis-à-vis de leur sensibilité à l'ordre scolaire, il apparaît que les élèves « sensibles » et « non sensibles » évoluent le plus souvent dans des familles « épicuriennes perplexes » ou « cadres souples », alors que les « a-sensibles » (qui sont sanctionnés par l'institution scolaire) sont majoritairement issus du profil des « contingents ». Pour ces derniers, les pratiques aléatoires



© E. B.

observées n'aident pas à avoir un rapport respectueux des règles scolaires, lesquelles sont au contraire bien gérées par les enfants des deux autres profils familiaux.

Loin d'en conclure que ce serait la faute des familles si les élèves posent problème à l'école, Julie Pinsolle, insistant sur le fait que « *les familles ne sont pas les seuls agents socialisateurs des enfants* », invite

à réfléchir aux moyens de créer des règles communes, mieux comprises et mieux partagées entre tous les enfants et toutes les familles.

1) « Classe sociale, milieu familial, intelligence », Jacques Lautrey, 1980

Pourquoi l'éducation est-elle moins évidente aujourd'hui?

Depuis un siècle, les progrès de la médecine (moindre mortalité infantile et maîtrise de la fécondité) et de la psychologie, avec l'importance accordée à l'affection et à l'attachement, ont modifié le rapport des parents à l'enfant et les enjeux liés à une enfance heureuse. Les évolutions du droit, avec la Convention internationale sur les droits de l'enfant et la loi du 4 mars 2002 ont aussi transformé le regard porté sur les enfants. Plus largement, les transformations sociales, marquées par la double influence du mouvement démocratique, depuis 1945, et du mouvement individualiste, ont eu, d'après Julie Pinsolle, des impacts dans les familles : plus d'horizontalité dans les relations interpersonnelles et un rapport au temps qui sacralise le présent. « L'enfant devient le centre de la famille, a analysé la sociologue. Elle doit s'organiser autour de lui, il devient un véritable projet. Et à côté de cette centralité, la question des sentiments évolue aussi: l'amour devient le ciment de cette famille-là, ce qui interroge sur l'articulation entre amour et frustration... »

> Socialisation familiale et socialisation scolaire : entre connivences et ruptures

Patrick Rayou, professeur émérite de sciences de l'éducation, Université Paris 8

Comment les familles se situent-elles vis-à-vis des exigences de l'école? Pourquoi les enfants d'enseignants sont ceux qui obtiennent les meilleurs résultats aux examens? Les facteurs de réussite scolaire sont-ils exclusivement liés aux conditions de la socialisation familiale? Qu'est-ce qui explique la réussite des uns, les difficultés des autres?

Premier facteur déstabilisant pour nombre d'élèves : « Le monde de l'école est déconnecté de la vraie vie, l'école enferme pour préparer à l'avenir ». Ce double constat établi par Patrick Rayou fait écho à l'analyse des relations de l'école avec son environnement, proposée par Pascal Clerc. Cette déconnexion que Patrick Rayou associe à la manière même d'apprendre est déconcertante pour les élèves qui n'ont pas conscience de ce décalage.

Plus généralement, les codes de l'école sont spécifiques, tout particulièrement pour certaines familles. Comparant la socialisation primaire (dans la famille) et la socialisation secondaire (à l'école) à la maîtrise des langues vivantes, le sociologue a estimé que le fossé entre la langue maternelle et la seconde langue était imperceptible dans les familles d'enseignants. Chez ces dernières, on parlerait en quelque sorte l'école dès l'enfance, alors que dans d'autres familles il faudrait, en entrant à l'école, acquérir le vocabulaire et la syntaxe du langage scolaire. La plus ou moins grande facilité à appréhender les codes – notamment linguistiques – de l'école aurait des incidences sur la nature de l'intérêt porté par les adultes sur la vie scolaire de leurs enfants : « *Alors que dans une famille de cadres, les parents demandent à leurs enfants ce qu'ils ont appris en classe, donne pour exemple Patrick Rayou, dans les familles populaires, on leur demandera s'ils ont été sages.* »

Les frontières de l'école, l'exemple de la littérature jeunesse

Plus nettes autrefois, les frontières de l'école sont plus floues aujourd'hui. Les contenus de la littérature jeunesse, qui

a évolué vers des manuels d'éducation. Supports incontournables de l'éducation des enfants, ils sont aujourd'hui considérés comme des appuis pour bon nombre d'apprentissages. Avec cependant une



diversité des usages de cette littérature d'un milieu social à l'autre. « Oralisante » dans certaines familles populaires, les lectures donnent peu lieu à des interactions entre parents et enfants, les premiers apportant peu de détails aux seconds sur ce qu'il faut comprendre. « Restitutives » dans d'autres familles populaires, les lectures ne se limitent pas, dans ce cas, à l'« oralisation » du texte par l'adulte, mais elles demeurent cependant des moments où l'enfant intervient peu. En revanche, dans les familles de milieu aisé, deux types de lecture apparaissent : dans le cas des « lectures aisées motivantes », « le plaisir du moment partagé est mis en valeur, note Patrick Rayou, et dans le cas des lectures « cultivées élaboratives », « les parents font aussi déchiffrer à leurs enfants et les font s'interroger sur le sens du texte et de l'histoire. » Il apparaît clairement que dans ce dernier cas, les parents inscrivent l'activité

dans un cadre intellectuel qui s'apparente à celui de l'école.

Aide aux devoirs, malentendus et connivences

Au même titre que pour l'apprentissage des codes et du langage de l'école, certaines familles sont moins bien armées que d'autres pour aider leurs enfants à faire leurs devoirs, considérés par l'universitaire comme « *une externalisation du travail scolaire à la maison* ». Si bien que les parents des milieux populaires, bien que très attachés à la réussite scolaire, se trouvent démunis face aux devoirs. « *Ils sont très mobilisés sur l'école, mais se trouvent désorganisés*, a insisté Patrick Rayou. *C'est pourquoi l'idée qu'ils ne s'intéressent pas à l'école est une fadaise.* » Mais, face à la somme de devoirs, l'institution les met en difficulté.

En conclusion

Conflits de loyauté, culpabilité, motif de

dispute et de tension... les devoirs à la maison ont des incidences lourdes sur la vie des familles et la réussite des enfants, de ceux qu'on appelle « les orphelins de 16 heures ». Facteurs d'inégalités, les devoirs à la maison jouent dans le sens d'une élitisation de l'école. Quand on sait que la probabilité d'un élève de rentrer en classe préparatoire aux grandes écoles est aujourd'hui inférieure à ce qu'elle était dans les années 1960, on comprend qu'une nouvelle rupture s'est immiscée entre socialisation familiale et socialisation scolaire.

« Si les socialisations primaires, au sein de la famille, et secondaires, à l'école, ne sont pas dans l'alignement des planètes, il risque d'y avoir des malentendus sur les manières d'être au monde », Patrick Rayou

TÉMOIGNAGES

Le service des sports de la mairie, l'association Apele-Interlude et le centre socioculturel Georges-Déziré ont présenté les interventions imaginées pour diversifier leurs interventions auprès des enfants et des familles du territoire.



© J.L.

Depuis 2018, le service des sports propose des ateliers parents/enfants au gymnase Paul-Éluard, de 17h15 à 19h, pour favoriser les interactions entre parents et enfants : « *On a vu une vraie évolution entre les relations*, estime Samuel Van de Watine, du centre des sports de Saint-Étienne-du-Rouvray, *avec une relation d'autorité qui se trouve dépassée. Les parents s'impliquent plus, notamment dans des situations dans lesquelles ils rencontrent des difficultés eux-mêmes.* » Quant aux enfants, ils se sentent valorisés de montrer à leurs parents les apprentissages qu'ils acquièrent.

Au sein de l'association Apele-Interlude,

Sabrina Landrin, Laetitia Lefrançois et Solène Hautot accueillent, gratuitement, de façon anonyme et sans inscription, parents et enfants de 0 à 6 ans. Elles mettent à leur disposition, en libre accès, livres et jeux. Le lundi après-midi, un atelier créatif est proposé, encourageant la libre expression de chacun, sans obligation de résultat. Bien qu'échange et partage soient les maîtres mots de l'association, « *il n'est pas toujours facile pour les familles de passer la porte la première fois* », confie Sabrina Landrin. Car les parents qui viennent à Apele-Interlude rencontrent des difficultés, se sentent seuls et un peu perdus. « *Mais ils ne sont pas démissionnaires*, insiste l'éducatrice. *Ils ont l'impression ne plus avoir les clés, ils se sentent désemparés...* » Au final, ils trouvent à Interlude un cadre accueillant, bienveillant et ouvert qui leur permet de retrouver le plaisir de l'échange, du jeu et du lien avec leurs enfants. « *Nous réapprenons aussi aux parents à jouer*, remarque Laetitia Lefrançois. *On arrive à revaloriser l'enfant et les parents sur des activités qu'ils ne pensaient pas possibles.* » « *Au fil des accueils, nous constatons plus de liens, moins de téléphone portable en main et la création de liens avec les autres parents* », ajoute Solène Hautot.

Dans les centres socioculturels de la ville, aussi, la parentalité et les liens familiaux interpellent. « *Les actions proposées, essentiellement collectives, visent l'épanouissement des parents et des enfants*, a souligné Fred Marco responsable du centre Georges-Déziré. *Nous voulons renforcer les liens intra-familiaux et en développer entre les familles.* » Cette volonté, contrairement à ce que pensaient les professionnels, les a obligés à réinterroger leurs pratiques et à s'engager dans des processus de co-construction des actions. S'il est compliqué pour les centres socioculturels d'évaluer ce type d'actions, Fred Marco s'est tout de même réjoui de constater « *une plus grande implication des parents et l'impression qu'ils reprennent confiance en eux, dans leur rôle de parents* ».

QUESTIONS ET DÉBAT

En réponse à la question de savoir si les typologies décrites par les universitaires évoquent des situations concrètes auprès des acteurs de terrain, Sabrina Landrin, de l'association Apele-Interlude, a apporté son témoignage sur le rapport à l'autorité, expliquant que « *la plupart des parents accueillis a l'impression d'être démunie, de ne plus avoir les codes* ». À tel point, que l'association souhaite travailler sur la place des pères, peu présents dans ces lieux d'accueil. Quant à Fred Marco, du centre socioculturel Déziré, il a validé les « *dégâts* » causés par l'institution, médicale ou scolaire, sur les familles qui sont dans une position de soumission vis-à-vis d'elle : « *On récupère des familles malades de ça, fracassées... Il nous faut les remettre en confiance, ce qui n'est pas facile.* »

Le sujet de l'aide aux devoirs a suscité beaucoup d'interrogations et de remarques. Tandis qu'une ancienne enseignante a jugé les devoirs « *discriminatoires* », une autre participante a poussé un « *cri de désespoir* » : « *Que fait-on maintenant ? Les institutions éducatives sont aujourd'hui jugeantes vis-à-vis des familles ; et l'école duplique et accentue les inégalités !* »

« *Comment donner à l'école le rôle qu'on voudrait qu'elle ait ? a interrogé de son côté un participant. Le système éducatif aujourd'hui sélectionne au lieu d'émanciper. Que faire pour changer cela, à part changer fondamentalement ceux qui décident ?* »

« *Les enquêtes internationales montrent que l'école aggrave les inégalités, dès le premier degré, a surenchéri Patrick Rayou. Et si le second degré est mieux doté que le premier et le supérieur, cela ne permet pas d'avoir des résultats spectaculaires.* » Comment faire évoluer les enseignants vers une culture plus collective ? Quelle place trouver pour les parents dans le système éducatif ? Comment défendre la spécificité des animations du temps périscolaire, qui doit se distinguer de l'école ? Sans répondre directement à toutes ces questions, Fred Marco a rappelé les principes de l'éducation populaire, qui prône un dialogue équilibré entre les familles et les professionnels : « *Il faut fendre l'armure et s'apprendre mutuellement* ».

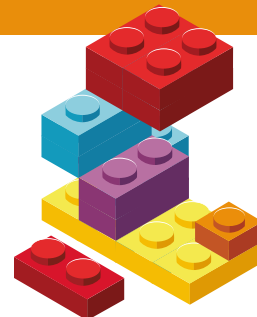


© J.L.

Session 3

Se construire avec les autres

l'influence des pairs et les relations avec les autres



> Inimitiés enfantines – l'expression précoce des distances sociales

Julie Pagis, chercheuse en sociologie au CNRS, membre de l'Iris (EHESS)

Partant du constat de l'existence de situations conflictuelles dans les cours de récréation, Julie Pagis s'est lancée dans une étude qui prend le contrepied de la vision idyllique des relations enfantines, portée par certains courants de la sociologie contemporaine.



© J.L.

Si au départ la chercheuse souhaitait mesurer la perception de l'ordre social chez les enfants, en les interrogeant sur leur vision des hiérarchies professionnelles, elle a vite réorienté son projet : « *Nous avons vu, a-t-elle prévenu, que de faire parler les enfants de qui ils aimeraient et qui ils n'aimaient pas permettait d'aborder le sujet plus large de l'ordre social.* » Les entretiens menés et l'analyse des questionnaires écrits, dans les-

quels les enfants devaient indiquer trois bons amis, ont permis à Julie Pagis de construire des graphiques qui font apparaître les réseaux d'amitiés qui structurent l'espace social des écoliers. Ces réseaux mettent en évidence les principales dynamiques qui expliquent les sociabilités enfantines.

Comment se construisent les amitiés entre pairs ?

Le premier facteur est lié à l'institution scolaire, puisque les amis sont très majoritairement dans la même classe. Le deuxième facteur est lié au sexe des enfants, avec une très forte sexuation des amitiés.

« *Cela ne veut pas dire qu'il n'y a aucune mixité, précise la chercheuse, mais dans les trois amis cités, il n'y a pas de place pour l'autre sexe.* » Ce sont, ensuite, les effets de l'origine sociale et migratoire des enfants qui apparaissent très clairement et se combinent le plus souvent, les enfants issus de l'immigration venant globalement, sur

le territoire étudié, des classes populaires : « *Les graphes montrent des clusters (des sous ensembles) homogames*, pointe la sociologue. *Les groupes d'amis se forment entre gens qui se ressemblent, dès le plus jeune âge.* » Est-ce à dire pour autant que les caractéristiques sociales apparaissent dans l'expression des enfants ? Non, ils passent par des détours de jugement.

Comment les enfants déclassent ceux qu'ils n'aiment pas ?

Les malaimés étant des enfants distants socialement de ceux qui parlent, les malaimés des uns ne sont pas ceux des autres ; cependant, note Julie Pagis, « *il y a un faisceau convergeant vers les enfants qui cumulent classe populaire et origine migratoire* », deux caractéristiques qui les placent en position de queue de réseau. À l'origine de ce « classement », le fait que les enfants, pour déclasser ou valoriser leurs pairs, mobilisent et recyclent les jugements auxquels ils ont constamment été exposés : ils utilisent ainsi des justifications d'ordre scolaire (je ne l'aime pas parce qu'il est mauvais en classe)

ou domestique (je ne l'aime pas parce qu'il n'est pas propre).

Le recyclage symbolique

« *Cela nous a amené à esquisser un modèle d'analyse que nous avons appelé "le recyclage symbolique" : les enfants reconstruisent l'ordre social en transposant les critères et les injonctions auxquels ils ont été exposés au cours de leur socialisation*, a décrypté la chercheuse. Ils les recyclent dans d'autres domaines. » Ainsi, la famille et l'école façonnent par leur emprise quotidienne leur goût et leur dégoût. Les mots de l'école et des parents deviennent des « *instruments de penser soi et les autres* » Ce recyclage se fait depuis l'école : les raisons scolaires (mauvaises notes ou mauvais comportement) expliquent bien des inimitiés, comme si les enfants intériorisaient le déclassement établi par l'institution scolaire et l'appliquaient à leur sociabilité. // elle n'a pas de bonnes notes, il/elle ne peut pas être mon ami. Ce critère de jugement se retrouve y compris parmi les élèves qui ont des mauvaises notes, qui jugent sévère-

ment les autres élèves eux-aussi mal classés scolairement. « *Il y a une intériorisation par les dominés eux-mêmes, insiste Julie Pagis. Avec la honte et la haine de soi que cela peut produire.* »

Ce recyclage se fait aussi depuis la maison, avec l'intériorisation des injonctions domestiques et notamment de l'évaluation de l'hygiène des corps et du rejet de la corpulence. « *Les jugements hygiéniques deviennent des instruments efficaces pour mettre à distance des camarades* », conclut la sociologue.

Recyclage depuis le groupe de pairs

L'étude s'est enfin intéressée au recyclage de jugements internes au groupe de pairs. Si elle a repéré que toute déviance de genre est rapidement sanctionnée, que certains styles de féminité ou de masculinité sont dépréciés (« *des filles qui disent d'autres filles qu'elles ne les aiment pas parce qu'elles s'habillent en rose* »), il apparaît que ces jugements recouvrent des différences de classe, qui jouent de façon très forte, dès le plus jeune âge.

« La spontanéité et l'omniprésence des références scolaires ont beaucoup surpris les enquêteurs », Julie Pagis

Méthodologie de l'enquête

Menée dans deux écoles de l'est parisien, en 2010-2011 et 2011-2012, l'étude de Julie Pagis s'est focalisée la première année sur la perception de l'ordre social en général et la seconde année – année d'élection présidentielle – sur la perception politique. Interrogés par binômes, 104 enfants au total ont répondu aux questions de l'équipe de recherche.



© E.B.

> Comment le corps est-il mobilisé par les adolescents pour se jauger entre pairs?

Jocelyn Lachance, maître de conférence en sociologie à l'université de Pau et des Pays de l'Adour, membre du Laboratoire Passages UMR CNRS 5319

À partir de situations concrètes, tirées des entretiens qu'il a conduits avec des adolescents dans le cadre de ses travaux de recherche, Jocelyn Lachance interroge le regard que nous portons sur l'adolescence. Un regard qui serait de plus en plus faussé par les images que relaient les réseaux sociaux.

Que voit-on de l'adolescence à l'heure du numérique ? N'a-t-on pas tendance à tomber dans le piège de la visibilité ? Alors qu'il conviendrait de ne pas perdre de vue le sens de leurs pratiques, qui se cache derrière le recours aux selfies et autres posts sur les réseaux sociaux, nous avons tendance, selon Jocelyn Lachance, à ne porter notre regard que sur ce qui est visible. À ne voir que la partie émergée de l'iceberg.

Un sens qui nous échappe

En témoigne l'exemple de cette jeune fille qui confie au sociologue qu'elle a eu le sentiment de se mettre en danger la première fois qu'elle a pris un selfie en public. Pour quelle raison, interroge-t-il ? « *Parce que cet acte prouvait devant l'assistance qu'elle avait autant de valeur que les autres, révèle l'universitaire. Le sens n'était pas imputable à la photo mais à l'acte.* » Derrière le visible, dans les coulisses du numérique, se passent des activités qui donnent sens aux pratiques des adolescents, ce qui échappe globalement aux adultes dont le regard est focalisé sur le dispositif technique.

« *Il faut se méfier de ce piège de la visibilité, alerte-t-il, et bien avoir à l'esprit que la dimension de l'identité est importante pour comprendre les pratiques des adolescents.* » Dans les choix qu'ils font des contenus qu'ils produisent, « *il y a toujours un lien très fort avec la position que l'adolescent entretient avec son identité* », insiste Jocelyn Lachance. Pour preuve la



© J.L.

réponse d'une adolescente pour justifier ses changements de photo de profil : « *J'ai changé pour que ma photo ressemble à ce que j'étais vraiment à ce moment-là, je voulais présenter une vision réactualisée de moi-même.* » Derrière la pratique que nous aurions trop vite tendance à jugée « compulsive » apparaît ainsi, de la part de la jeune fille, un questionnement sur son identité. Le recours aux réseaux sociaux serait un moyen pour les adolescents actuels de formaliser leur identité et d'aborder le passage à l'âge adulte.

La question de l'expérimentation

Ce passage à l'âge adulte passerait aussi

par une « *injonction à l'expérimentation* » adressée aux adolescents, pressés de faire des tests préalables à leurs choix définitifs. « *Devant un horizon de possibilités qui leur est présenté, ils doivent faire des choix et nous, en tant qu'adulte, on leur dit : "Deviens autonome", "Fais des choix"...* » sourit l'orateur. Mais les modalités ne sont pas toujours claires... *ils cherchent à se positionner dans tous les domaines, la sexualité, la religion, les relations sociales...* » Dans cette société de l'expérimentation, les jeunes ont tendance à solliciter de plus en plus le regard de l'autre, pour valider ou invalider leurs ten-

tatives. Attendre et compter le nombre de « like » et de « commentaire » enregistrés sur Instagram ou Facebook ne serait donc pas seulement une question narcissique, mais la validation de leur expérimentation postée sur un réseau social.

À mesure qu'ils deviennent adultes, les jeunes franchissent différentes étapes qui les amènent à solliciter de nouvelles validations : quand ils s'inscrivent sur LinkedIn, ils construisent et soumettent au regard des autres leur statut professionnel ; puis sur Facebook, « ils mettent en scène leur parentalité, avec des images de bonheur familial et de vacances parfaites », ironise Jocelyn Lachance.

Percer le sens

Dans ce contexte, l'analyse des adultes est rendue complexe par la multiplicité des regards sollicités par les adolescents : « Si on veut connaître le sens d'une photo, il faut connaître le destinataire », et/ou la façon dont l'image a été prise.

Le partage de photos – et notamment de photos compromettantes – renvoie, par ailleurs, dans certains cas à des enjeux de gestion du risque et de confiance que se

font les jeunes entre eux : « *Beaucoup d'adolescents sont conscients du risque qu'ils prennent en partageant une photo compromettante avec une personne désignée*, note le sociologue, *c'est même pour cela qu'ils le font* », testant la confiance qu'ils peuvent avoir dans autrui. Au lieu de se limiter à la question des conséquences (réputation, victime sur les réseaux), il convient donc de s'intéresser aux causes des comportements que révèle le numérique.

Lien espace numérique espace physique

Il y a finalement très peu de pratiques qui soient imputables seulement au numérique, le lien entre espace numérique et espace physique est très étroit. Deux anecdotes racontées par Jocelyn Lachance l'illustrent. L'histoire, tout d'abord, de cette photo publiée sur le compte d'une élève, dans une école suisse, qui reçut en quelques minutes une profusion de likes. Si on se limitait à ce qui est visible, on conclurait trop vite à l'hyper connexion des jeunes, alors qu'une rapide enquête a pu prouver, le lendemain, que ces likes avaient

été « négociés » en amont, dans le cadre d'une stratégie qui n'avait rien de spontanée, contrairement aux apparences.

Deuxième exemple, celui de cette jeune fille interrogée par l'universitaire dans le cadre d'une enquête sur la perception des adolescents de la surveillance de leurs parents dans un monde connecté. Pourquoi l'adolescente envoie-t-elle de nombreuses photos de ses soirées sur sa story Snapchat ? Loin de s'apparenter à une forme d'exhibitionnisme, il s'agit à nouveau de stratégie : l'adolescente demande en réalité à ses amis de sauvegarder ses souvenirs, pour être en mesure, à son retour à la maison, de présenter des photos « propres » à ses parents !

« *Il faut être humble*, conclut Jocelyn Lachance, *il faut replacer les comportements dans les autres espaces de sociabilité pour comprendre ce qui se joue vraiment.* »

« On risque de mettre l'accent sur le visible et d'oublier ce qui se cache dans les coulisses du numérique », Jocelyn Lachance



TEMOIGNAGES

À la suite des exposés des deux universitaires sur les relations entre pairs, deux initiatives locales ont été présentées : un film réalisé à Saint-Étienne-du-Rouvray pour tenter de résoudre le conflit opposant les enfants de deux groupes scolaires voisins, et l'observatoire de la pause méridienne, créé par la Ville en 2018 pour améliorer l'accueil des enfants dans les écoles à l'heure du déjeuner.

Insultes continuelles, batailles rangées dans le parc qui séparent les deux écoles, les rivalités, minimisées par les enseignants dans un premier temps, ont finalement été prises au sérieux, donnant lieu à un travail inédit de remédiation : 70 élèves, issus de classes de



© J.L.

CE1 et CM2 des deux écoles concernées, ont participé à l'écriture, au tournage et à l'interprétation du film « La guerre des écoles », fruit de la collaboration d'une multitude de partenaires locaux. « Une animatrice de la Confédération syndicale des familles a eu l'idée d'imaginer le remake de la Guerre des boutons », a raconté Guillaume Viger, animateur d'un atelier cinéma au centre socioculturel Jean-Prévoist. Très mobilisateur et fédérateur, ce projet, projeté au Rive Gauche, a rencontré un grand succès. Il a permis un brassage des enfants, mais aussi des parents, lors du tournage et dans les moments informels. « Ce projet a créé des liens, a conclu Benoît Ederich, directeur d'école, il a constitué un élan pour initier d'autres choses

entre groupes scolaires proches. »

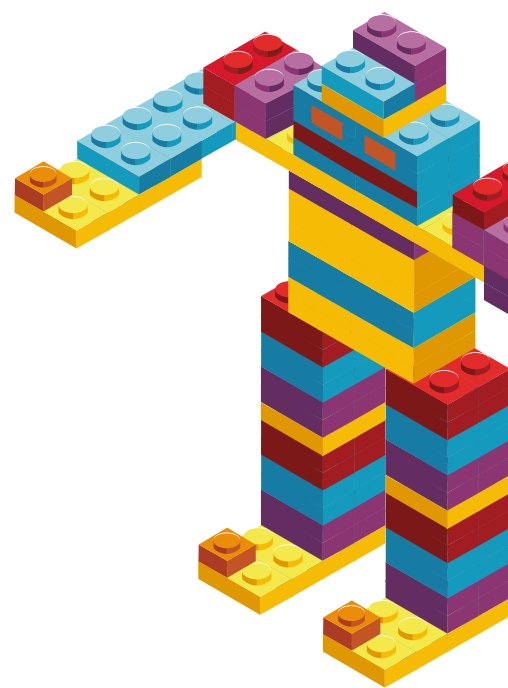
La création d'un observatoire de la pause méridienne fait aussi partie des projets lancés dans la ville, pour améliorer l'accueil des enfants et veiller à la qualité des relations qu'ils entretiennent entre eux.

À partir d'un questionnaire, les équipes du service enfance de la Ville ont cherché à évaluer leurs pratiques, notamment en matière de résolution de conflits entre enfants.

Une fois l'analyse des réponses achevée, ils mettront en place des pistes d'amélioration. « L'idée n'est pas de faire un travail sociologique, a précisé Jean-François Belfort responsable du secteur enfance, mais de construire une logique collective professionnelle. »

QUESTIONS ET DÉBAT

Les exposés comme les témoignages ont suscité pas mal de questions de la part de la salle au sujet des inimitiés entre écoliers : « Quelle est la part de responsabilité des adultes dans ces inimitiés ? » a par exemple interrogé un membre de l'assistance. « Les parents n'ont pas en tête les conséquences de ce qu'ils disent, a fait remarquer Julie Pagis. Ils n'anticipent pas que les enfants vont recycler leurs jugements de valeur » « Ces inimitiés sont-elles ancrées et auront-elles des incidences sur les adultes ? » s'est demandé un autre participant. « Ces inimitiés enfantines peuvent changer, a considéré la sociologue, mais à l'âge adulte existent aussi des aversions d'habitus pour reprendre l'analyse de Bourdieu. Ces critères beau/moche/injonctions domestiques et scolaires sont aussi structurants pour les adultes. » « Une fois qu'on a cette matière, y a-t-il des actions éducatives derrière ? a voulu savoir une troisième personne. Comment se fait-il qu'on n'intervienne pas pour que les enfants ne se construisent pas comme ça ? » En tant que sociologue, Julie Pagis décrit la situation, aux autres acteurs d'en tirer des conclusions sur l'attention que les adultes doivent porter aux propos qu'ils tiennent et aux jugements de valeur qu'ils portent en présence des enfants.



Session de formation

Le psycho-traumatisme de l'enfant vivant dans un contexte de violence conjugale

Sandrine Lefebvre, psychologue clinicienne, psychothérapeute, en formation EMDR1

Trois jours après la journée internationale des violences faites aux femmes, Sandrine Lefebvre est intervenue, à la demande de la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray, dans le cadre des Assises de l'éducation, pour aborder la question des impacts des violences conjugales sur les enfants. Un sujet d'autant plus important que 80% des femmes victimes de violences sont des mères.



Être témoin de violence, c'est aussi être victime de violence.

Contrairement aux idées reçues selon lesquelles les enfants sont trop jeunes pour prendre conscience de ce qui se passe dans leur entourage, toutes les études montrent que la violence conjugale, physique ou psychologique, est source de stress pour l'enfant et augmente son besoin d'attachement, alors même que la relation d'attachement est justement fragilisée : « L'enfant a besoin de sécurité interne pour grandir, a rappelé

Sandrine Lefebvre. Mais en situation de violence conjugale, la mère qui est menacée a du mal à apporter la sécurité à son enfant. »

Repli sur soi, refus d'aller à l'école, angoisse de la séparation vis-à-vis de la mère : les impacts psychologiques des violences conjugales sur les enfants sont très importants. Si bien que 60 % des enfants témoins de violences conjugales présentent un trouble post-traumatique. « La violence conjugale, a insisté la psychologue, c'est la forme de maltraitance la plus grave, elle s'apparente au vécu de

scènes de guerre ou de terrorisme. C'est le même degré de configuration extrême. »

Traumatisme et mémoire traumatique

Contrairement aux situations de stress classiquement gérées par l'amygdale et l'hippocampe, en cas de violences, d'effroi et d'incompréhension, sidération et paralysie psychique interdisent à la personne de réagir. « L'amygdale sécrète alors des hormones de stress en trop grande quantité, a décrit l'oratrice. Il y a survoltage et risque vital cardiovasculaire et neurologique. Pour protéger les organes et éviter le risque vital, le cerveau fait alors disjonc-

ter le circuit émotionnel et déconnecte l'amygdale cérébrale. »

Ce coupe-circuit joue comme un anesthésiant, qui facilite l'emprise de l'auteur de violence et « explique que la personne ne se souvient pas, comme si elle était spectatrice de ce qui se passe – c'est une question de survie ».

Suite à cette disjonction, la mémoire émotionnelle est piégée dans l'amygdale, qui devient une boîte noire, qui contient tous les événements, sans en permettre l'accès. C'est la mémoire traumatique (MT), résultat de la disjonction, qui est au centre de tous les troubles psycho-traumatiques. C'est une bombe à retardement, prête à exploser, des mois voire des années plus tard : « Une odeur, un son, une image peuvent déclencher cette MT, qui peut déclencher une réaction qu'on ne va pas comprendre. »

Ne pas banaliser

La mémoire traumatique provoque des troubles dits de stress post-traumatiques qui peuvent prendre plusieurs formes. Les reviviscences sont des souvenirs répétitifs et envahissants qui reviennent sous forme de cauchemars, de flash-back ou de pensées intrusives. Chez les enfants, le jeu traumatique consiste en une remise en scène de ce à quoi l'enfant a été confronté,

sans que cela n'apaise son angoisse. L'évitement a pour but que la boîte noire ne se réactive pas, il s'accompagne de repli sur soi et, chez l'enfant, d'un comportement régressif (énurésie, problèmes à l'école, sucer son pouce...). L'activation neurovégétative peut se traduire par des difficultés de concentration, de l'hyper vigilance, des accès de colère, des troubles du sommeil et, plus spécifiquement chez l'enfant, des prises de risque.

Ces différents symptômes doivent alerter et faire envisager d'éventuels traumatismes, y compris ceux liés à des violences conjugales. D'autant plus que l'enfant traumatisé n'ose pas parler car il pense que c'est de sa faute et a peur de ne pas être cru. En outre, il aime l'agresseur et s'en veut de ne rien faire pour la victime, ce qui le place dans une situation cornélienne. Enfin, il a peur des réactivations et, pour lui, se taire c'est éviter de faire revenir les images et les sensations associées à l'événement traumatique. « Il ne faut pas demander à un enfant qui a été abusé de raconter, a alerté la psychothérapeute. Car c'est l'obliger à revivre la situation. »

En guise de conclusion

Protéger et soigner les enfants traumatisés est une urgence de santé publique, qui nécessite de former tous les professionnels

de l'enfance sur les conséquences du psycho-traumatisme et de travailler en réseau. La prise en charge doit être la plus précoce possible afin d'éviter la mise en place de troubles psycho-traumatiques sévères et chroniques, qui auront de graves conséquences sur leur vie future. « Il faut travailler pour que la MT intègre la mémoire autobiographique, a conclu Sandrine Lefebvre. Cela permet de réparer les atteintes neurologiques et de rendre inutiles les stratégies de survie. Il faut enfin rendre l'enfant sujet de son histoire, pour que l'enfant terrorisé ne soit plus jamais seul. »

4) Le sigle EMDR signifie « eye movement desensitization and reprocessing » : il s'agit d'une méthode de désensibilisation et de retraitement par les mouvements oculaires

« La mémoire traumatique crée une coupure. La relation thérapeutique, avec des enfants et des adolescents qui ont perdu confiance dans l'adulte, vise à rendre verbalisable ce qui ne l'est pas. L'événement sera toujours là, mais on peut permettre aux victimes de ne plus être envahies par leurs symptômes », Sandrine Lefebvre

Mémoire traumatique : souffrances en cascade

Parmi les stratégies de survie mises en place par les enfants traumatisés, il apparaît que certains, en cas de panique ou mal-être, vont chercher à se mettre dans une situation de stress extrême (par une conduite auto-agressive ou hétéro-agressive) pour réactiver le système qui leur a permis de disjoncter et trouver ainsi une forme d'apaisement.

Ces conduites dissociantes, souvent incompréhensibles aux yeux de l'entourage, rechargent la mémoire traumatique et créent comme une addiction à la mise en danger ou à la violence. Toutes une série de troubles peuvent en découler, en termes de développement psychomoteur, d'apprentissages, de mémoire, de relation, de dépression, d'alimentation ou de conduites à risques. « Ces troubles sont un risque pour la santé physique et psychique, a souligné Sandrine Lefebvre. Ils entraînent une grande souffrance chez l'enfant. »

Les adultes qui développent des addictions à l'alcool ou à la drogue, ou qui pratiquent des scarifications, peuvent avoir recours au même processus, a estimé la psychologue : « On ne se demande pas assez quelles sont les causes de leur addiction. Il peut y avoir quelque chose à l'intérieur d'eux qui brûle et qu'il faut apaiser. » Dans les hôpitaux psychiatriques, il y a sans doute, selon la spécialiste, des cas de psycho-traumatismes non identifiés et l'hypothèse des violences conjugales n'est pas assez prise en compte. « La notion de psycho-traumatisme remet en cause, aux yeux de Sandrine Lefebvre, beaucoup de choses autour de la santé mentale. »

Sandrine Lefebvre est membre de l'équipe mobile EMARIE de l'hôpital de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, qui accueille depuis 10 ans des victimes de violences conjugales, au sein du service des urgences. Elle exerce également comme psychothérapeute en libéral.

Assises de l'éducation: une démarche partenariale

Les Assises de l'éducation sont organisées par la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray, en partenariat avec le Cirnef (Champ changements et structures éducatives), l'Université de Rouen, avec le concours des membres du conseil consultatif du projet éducatif local : Caisse d'allocations familiales de Seine-Maritime, Direction départementale de la cohésion sociale, préfecture de la Seine-Maritime, Éducation nationale, Confédération syndicale des familles, Aspic, ACSH (Association du centre social de La Houssière), Apele-Interlude, DDEN 76 (délégués départementaux de l'Éducation nationale de Seine-Maritime)...



saintetiennedurouvray.fr

Conception, réalisation et impression : service information et communication
Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray | 01/2020

Textes : Isabelle Friedmann | Photographies : Jérôme Lallier, Loïc Seron, Eric Benard